

Bartleby, le scribe

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Moi et ma cheminée
Cocorico
Le Paradis des célibataires

HERMAN MELVILLE

Bartleby, le scribe

UNE HISTOIRE DE WALL STREET

Traduit de l'anglais par
JEAN-YVES LACROIX



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

TITRE ORIGINAL
Bartleby, the scrivener
A history of Wall Street

Bartleby fut publié en feuilleton, au cours de l'année 1853, à New York, par le *Putnam's Monthly Magazine*.

© Editions Allia, Paris, 2003, 2007, 2009, pour la traduction française.

JE ne suis plus un tout jeune homme. Durant les trente dernières années, la nature de mes occupations m'a amené à nouer des liens, d'une densité fort peu commune, avec une catégorie d'hommes qui, par leur singularité, pourraient susciter l'intérêt et dont, à ma connaissance, nul n'a, jusqu'à ce jour, relaté l'existence : j'entends par là les copistes ou scribes. J'en ai connu un très grand nombre, à titre professionnel ou privé, et, s'il m'en venait la fantaisie, je serais à même de rapporter diverses histoires auxquelles souriraient les hommes doués d'un bon naturel et dont les âmes sensibles tireraient chagrin. Mais je renonce aux biographies de tous les autres scribes pour quelques épisodes de la vie de Bartleby, un scribe, le plus étrange que j'aie jamais vu ou dont j'aie entendu parler. Alors que de tous les copistes, je pourrais sans lacune retracer le cours de l'existence, avec Bartleby rien de tel n'est possible. Je crois qu'aucun matériau n'existe pour établir une biographie complète et satisfaisante de cet homme. C'est une perte irréparable pour la littérature. Bartleby fut un de ces êtres dont

on ne peut rien dire de certain, sinon en remontant aux sources originales, lesquelles, en l'espèce, sont fort minces. Ce que mes propres yeux étonnés ont vu de Bartleby, voilà tout ce que je sais de lui, à l'exception, il est vrai, d'un seul vague on-dit, que je dirai plus loin.

Avant de présenter le scribe tel qu'il m'apparut pour la première fois, il convient que je fasse mention de ma personne, de mes *employés*, de mes affaires, de mes bureaux et de mon environnement général ; parce que semblable description est indispensable à la pleine compréhension du personnage principal qui est sur le point de faire son entrée en scène. *Imprimis* : je suis un homme qui, depuis sa jeunesse, est empreint de la conviction profonde que la meilleure façon de vivre est celle qui consiste à se faire le moins de souci possible. De là, bien que j'appartienne à une profession dont l'énergie et la nervosité, voire, par moments, la turbulence sont proverbiales, je n'ai jamais souffert que rien de tel ne vînt troubler ma paix. Je suis de ces hommes de loi sans ambition qui jamais ne haranguent un jury ni d'aucune manière ne déclenchent les applaudissements d'un parterre ; mais qui, dans la fraîcheur tranquille

d'une retraite douillette, accomplissent de douillettes besognes au milieu des obligations, des hypothèques et des titres de propriété des riches de ce monde. Tous ceux qui me connaissent me considèrent comme un homme éminemment *sûr*. Feu John Jacob Astor, un personnage peu enclin à l'enthousiasme poétique, n'hésitait pas à déclarer que mon principal point fort était la prudence ; le second, la méthode. Je ne le dis point par vanité, je rappelle simplement ce fait que feu John Jacob Astor ne fut pas sans avoir recours à mes compétences professionnelles ; un nom que j'aime à répéter, je l'admets, parce qu'il rend un son plein et orbiculaire comme le tintement des lingots. J'ajouterai, en toute liberté, que je n'étais pas insensible à la bonne opinion de feu John Jacob Astor.

Quelque temps avant que ne débute cette petite histoire, mes activités s'étaient considérablement développées. La bonne vieille charge, maintenant disparue dans l'Etat de New York, de Maître à la Chancellerie, venait de m'être conférée. Sans être une charge particulièrement accablante, elle était très plaisamment rémunératrice. Je me mets peu souvent en colère ; beaucoup moins souvent, encore, cédé-je aux redoutables indignations

que provoquent les torts et les outrages ; mais qu'il me soit permis, ici, de montrer de l'emportement et de déclarer que la soudaine et violente abrogation de la charge de Maître à la Chancellerie par la nouvelle Constitution est... un acte prématuré, d'autant que j'avais escompté à vie la concession des revenus attachés à cette charge, alors que je n'en ai bénéficié qu'un petit nombre d'années. Je ne dis cela qu'en passant.

Mes bureaux se trouvaient à l'étage, au n°... de Wall Street. A l'une des extrémités, ils donnaient sur la paroi blanche de l'intérieur d'une cage vitrée qui parcourait l'édifice de haut en bas. On pouvait considérer cette vue sans fantaisie et totalement dépourvue de ce que les paysagistes appellent "la vie". Mais, en revanche, la vue qu'offrait l'autre extrémité de mes locaux formait pour le moins un singulier contraste. Dans cette direction, mes fenêtres donnaient de façon imprenable sur un haut mur de briques noircies par les ans et par une ombre éternelle. Il n'était nul besoin de longue vue pour que ce mur ne révélât sa persistante beauté, car il se dressait, pour le plus grand profit du spectateur myope, à trois mètres de mes croisées. En raison de la hauteur gigantesque des immeubles avoisinants et du fait

que mes bureaux se situaient au second étage, l'intervalle qui séparait ce mur du mien évoquait une immense citerne carrée.

Durant la période qui précéda immédiatement l'arrivée de Bartleby, j'employais comme copistes deux personnes et, comme grouillot, un petit gars plein d'avenir. Le premier Dindon, le second Pince-nez, le troisième Gingembre. Des noms qui, pensera-t-on, ne figurent pas communément dans le Bottin. A la vérité, il s'agissait là de sobriquets que mes trois clercs s'étaient mutuellement attribués, estimant qu'ils étaient représentatifs de leurs personnes et de leurs caractères respectifs. Dindon était un Anglais trapu et bedonnant, à peu près de mon âge, c'est-à-dire frisant la soixantaine. Dans la matinée, on aurait pu dire de son visage qu'il avait une belle couleur vermeille, mais après les douze coups de midi – heure de son déjeuner – il s'illuminait des couleurs des braises d'un âtre à Noël ; et continuait de briller, d'un éclat décroissant, il est vrai, jusqu'aux environs de six heures le soir. Après quoi, il ne m'était plus donné de voir le propriétaire de ce visage qui, atteignant en même temps que le soleil son méridien, semblait avec lui se coucher, se lever le lendemain, atteindre son zénith et

décliner avec une régularité et une splendeur égales. Tout au long de mon existence, j'ai connu bien des coïncidences singulières, dont la moindre n'est pas ce fait qu'au moment exact où la rouge et radieuse physionomie de Dindon émettait ses plus vifs rayonnements, à cet instant critique, précisément, commençait cette phase quotidienne où je considérais que ses capacités de travail se trouvaient sérieusement amoindries pour le reste de la journée. Non qu'il fût absolument oisif ou même réfractaire au travail ; loin de là. La difficulté consistait en ce fait qu'il pouvait déployer une énergie résolument excessive. Il régnait autour de lui une activité étrange, enflammée, tourbillonnante et d'une imprudence écervelée. Il ne prenait aucune précaution pour tremper sa plume dans l'encrier. Tous les pâtés qui maculaient mes documents, il les y laissait après midi. A vrai dire, il ne devenait pas simplement imprudent et tristement disposé à faire des pâtés l'après-midi, mais certains jours, il allait plus loin, et se montrait passablement bruyant. Dans ces moments, son visage s'embrasait d'une ardeur accrue, comme si l'on avait entassé de la houille blanche sur de l'antracite. Il produisait avec son fauteuil un vacarme insupportable ; ren-

versait sa boîte à poudre ; retailant ses plumes, il les mettait en pièces avec fébrilité et les jetait au sol dans une fureur soudaine. Il se mettait debout, se penchait sur sa table, envoyait balader ses papiers avec une inconvenance de manières fort triste à observer chez un homme de son âge. Néanmoins, comme il m'était en maintes circonstances très précieux et comme il se montrait toutes les heures précédant midi la plus rapide, la plus appliquée des créatures, abattant une quantité de travail dans un style difficile à égaler – pour ces raisons, j'étais décidé à passer outre ses excentricités, même si, à l'occasion, il m'arrivait de le chapitrer. Je le faisais d'ailleurs avec la plus grande douceur, car si le matin il faisait montre non seulement de la plus grande civilité, mais encore de la plus plate des révérences, dans l'après-midi, il était prêt, à la moindre provocation, à d'insidieuses reparties, voire à faire preuve d'insolence. Or, estimant au plus haut point ses services du matin, et résolu à ne pas m'en séparer – bien que, dans le même temps, incommodé par ses manières incendiaires de l'après-midi – en homme de paix, peu disposé à susciter par mes admonestations d'inconvenantes répliques de sa part, je pris sur moi, un

samedi après-midi (son état empirait toujours le samedi), de lui suggérer avec grande délicatesse, que, peut-être, vu son âge avancé, il serait sans doute judicieux de réduire son temps de travail, qu'en bref, il n'avait plus besoin de regagner mes bureaux après douze heures et qu'une fois son déjeuner pris, il aurait meilleur temps de rentrer chez lui pour s'y reposer jusqu'à l'heure du thé. Mais non ; il insista sur ses devoirs de l'après-midi. Animé d'une ferveur intolérable, il m'assura avec grandiloquence, tout en gesticulant à l'autre bout de la pièce avec une grande règle, que si les services qu'il rendait le matin étaient utiles, combien indispensables, alors, étaient ceux de l'après-midi.

“Sauf votre respect, déclara Dindon en cette occasion, je me considère comme votre bras droit. Le matin, je me contente de rassembler mes troupes et de les mettre en colonnes ; mais l'après-midi, j'en prends la tête et je charge l'ennemi avec vaillance... comme ceci !” Et il porta un violent coup d'estoc avec la règle.

“Mais, les pâtés Dindon”, laissai-je échapper.

“C'est vrai, mais, sauf votre respect, Monsieur, voyez ces cheveux ! Je prends de l'âge. Il est certain qu'un pâté ou deux, par un

après-midi de chaleur, ne sauraient sans sévérité être retenus à charge contre des cheveux gris. Le grand âge, dût-il maculer la page, est vénérable. Sauf votre respect Monsieur, nous nous faisons vieux *tous les deux*.”

Il était difficile de résister à cet appel à ma sympathie. En tout état de cause, je vis bien qu'il ne s'en irait pas. Je pris donc le parti de le laisser en place, tout en me promettant, néanmoins, de veiller à ce que, durant l'après-midi, il n'eût affaire qu'aux papiers les moins importants.

Pince-nez, le second de ma liste, était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, moustachu, au teint cireux, avec, pour dominante, une allure de pirate. Je l'ai toujours vu comme la victime de deux puissances malignes : l'ambition et l'indigestion. L'ambition se manifestait par certaine impatience à devoir remplir les obligations d'un simple copiste, obligations qui usurpaient de manière intolérable les affaires strictement professionnelles, comme la rédaction originale d'actes juridiques. L'indigestion semblait occasionnellement attestée par une irritabilité nerveuse, par une intolérance noire qui provoquaient un grincement distinct des dents à chaque faute commise sur la copie, des malédictions

inopportunes, chuintées plutôt qu'articulées, dans le feu de l'action, et, surtout, un perpétuel mécontentement quant à la hauteur de sa table de travail. Bien que très ingénieux bricoleur, Pince-nez ne parvenait jamais à faire en sorte que sa table lui donne satisfaction. Il la calait à l'aide de copeaux, de matériaux divers, de morceaux de carton et, pour finir, en vint même à parfaire son ajustement à l'aide de morceaux de papier buvard. Mais aucune de ses trouvailles ne faisait l'affaire. Si, dans le but de soulager son échine, il amenait le plan de la table à angle aigu avec son menton et s'y installait comme un homme prendrait pour pupitre le toit abrupt d'une maison hollandaise, il déclarait alors que sa circulation s'en trouvait bloquée au niveau des bras. S'il rabaisait, en revanche, le plan de travail à hauteur de ceinture et se vouïtait pour écrire, c'était alors son dos qui en souffrait. La vérité, pour le dire d'un mot, était que Pince-nez ne savait pas ce qu'il voulait. Ou s'il voulait quelque chose, c'était de se voir débarrassé pour toujours d'une table de copiste. Parmi les manifestations de son ambition malade se trouvait le plaisir qu'il éprouvait à recevoir la visite de personnages à l'allure douteuse, aux vêtements miteux,

qu'il appelait ses clients. J'étais bien conscient, au vrai, qu'il n'était pas seulement tenu, à l'occasion, pour un politicien d'envergure dans la circonscription, mais encore qu'il traitait de temps à autre quelques petites affaires à la cour de Justice et qu'il n'était pas un inconnu sur les marches des Tombes¹. J'ai de bonnes raisons de croire, cependant, que certain individu qui le réclama dans mes bureaux, et qu'il prétendit avec de grands airs me présenter comme un client, n'était en réalité qu'un agent de recouvrement, et le prétendu titre de propriété, une quittance. Mais, malgré tous ses défauts et les embarras dans lesquels il me plongeait, Pince-nez, comme son compatriote Dindon, m'était homme de grande utilité ; il écrivait d'une main nette et rapide, et, quand il le voulait, ne laissait pas de se comporter avec une certaine distinction. Ajoutez à cela qu'il s'habillait toujours avec une certaine élégance et que l'honneur en rejaillissait incidemment sur mon cabinet. En revanche, j'avais fort à faire, en ce sens, pour que Dindon ne me portât préjudice. Ses vêtements avaient régulièrement un aspect gris-

1. Prison de New York (N. D. T.).

seux et sentaient la gargote. En été, il portait des pantalons très larges et ballants. Ses manteaux étaient exécrables et personne ne se serait risqué à manipuler son chapeau. Mais, durant que le chapeau me laissait indifférent, dans la mesure où la civilité et la déférence naturelles à un employé anglais le lui faisaient ôter sitôt qu'il pénétrait dans une pièce, il en allait tout autrement de son manteau. Sur le chapitre des manteaux, je tâchais de le raisonner, sans aucun effet. La vérité, je le subodore, est qu'un homme doté d'un si maigre revenu n'avait pas les moyens de se payer un visage et un manteau également reluisants. Comme Pince-nez en fit une fois la remarque, c'est principalement en encre rouge que passait l'argent de Dindon. Un jour d'hiver, j'offris à Dindon, de ma propre garde-robe, un manteau d'un aspect des plus hautement respectables : gris, molletonné, à la fois confortable et chaud, dont les boutons couvraient des genoux jusqu'au cou. Je pensais que Dindon apprécierait cet honneur et qu'il mettrait un frein aux tumultes inconséquents des après-midi. Il n'en fut rien ; je crois vraiment que le seul fait de se sangler dans un manteau duveteux comme une couverture eut sur lui un effet pernicieux, selon le même

principe que trop d'avoine ne vaut rien pour le cheval. En fait, exactement comme l'on dit d'un cheval indocile et rétif qu'il sent son avoine, de même, Dindon sentait son manteau. Il en devenait insolent. C'était un de ces hommes que la prospérité blesse.

Bien que je me fusse formé mes propres idées sur les penchants coupables de Dindon, concernant Pince-nez, pourtant, quels que pussent être ses manquements à d'autres égards, j'étais tout à fait persuadé d'avoir affaire à un jeune homme tempérant. Mais à la vérité, il semblait que la nature elle-même ait tenu le rôle de marchand de vin et que, dès sa naissance, elle l'ait doté d'un caractère si profondément inflammable et comme spiritueux que toutes libations subséquentes s'avéraient inutiles. Quand je considère la façon dont parfois Pince-nez, dans le silence de l'étude, bondissait avec fébrilité de son siège, se penchait sur la table et, déployant largement les membres supérieurs, saisissait le pupitre à bras le corps, le manipulait, le secouait, le faisait grincer sinistrement sur le sol, comme si le pupitre avait été un agent pervers animé de la volonté de le contrarier et de lui porter vexation, je me rends pleinement compte que, pour Pince-nez, la fine à l'eau était chose parfaitement inutile.